

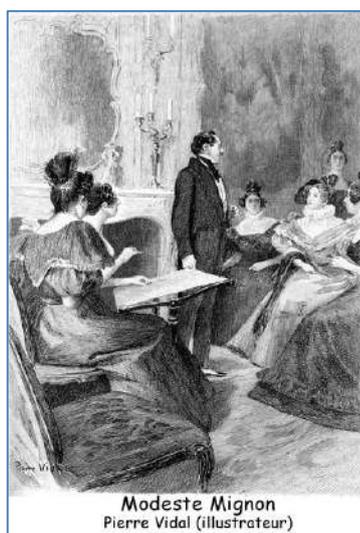
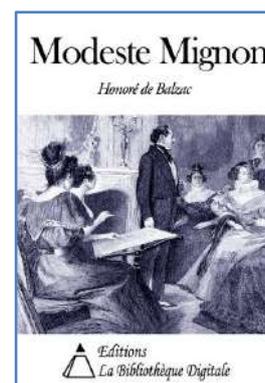
La Normandie balzacienne 3

Gérard Gengembre

Modeste Mignon

Résumé

Pendant l'absence de M. Mignon de la Bastie parti du Havre aux Indes pour refaire sa fortune après une faillite, Modeste et sa mère ont été confiées à la bienveillance d'amis attentifs. La jeune fille entretient une correspondance abondante avec un poète parisien, Melchior de Canalis, qu'elle admire et qu'elle voudrait rencontrer. En réalité, c'est le secrétaire de Canalis, Ernest de La Brière qui répond aux lettres. Il s'éprend de Modeste lorsqu'il a l'occasion de l'apercevoir. Lorsque M. Mignon revient des Indes fortune faite grâce à un fructueux commerce d'opium avec la Chine, Canalis s'intéresse à Modeste. Ernest, l'amoureux transi, est au désespoir, d'autant plus qu'un nouveau soupirant se présente auprès de Modeste : le duc d'Hérouville, qui descend du duc de *L'Enfant maudit*. La nouvelle fortune des Mignon leur permet de donner fêtes et réceptions au cours desquelles Melchior de Canalis et Hérouville rivalisent de brio tels des paons. Lequel de ces trois prétendants va-t-elle choisir? Ce sera l'honnête et sincère La Brière.



Ce roman est centré sur une figure de jeune fille romanesque, qui, avant Emma Bovary, vit dans et par les livres, s'évadant ainsi de la monotonie de la vie familiale et provinciale. À la différence de l'héroïne flaubertienne, elle trouvera le bonheur, passant de la trompeuse poésie à la profondeur du sentiment. Le Havre sert de décor. Tout au plus avons-nous droit au savoureux portrait de Mme Latournelle, femme de notaire :

Madame Latournelle, fille du greffier du tribunal de première instance, se trouve suffisamment autorisée par sa naissance à se dire issue d'une *famille parlementaire*. Cette prétention indique déjà pourquoi cette femme, un peu trop couperosée, tâche de se donner la majesté du tribunal dont les jugements sont griffonnés par monsieur son père. Elle prend du tabac, se tient roide comme un pieu, se pose en femme considérable, et ressemble parfaitement à une momie à laquelle le galvanisme aurait rendu la vie pour un instant. Elle essaye de donner des tons aristocratiques à sa voix aigre ; mais elle n'y réussit pas plus qu'à couvrir son défaut d'instruction. Son utilité sociale semble incontestable à voir les bonnets armés de fleurs qu'elle porte, les tours tapés sur ses tempes, et les robes qu'elle choisit. Où les marchands placeraient-ils ces produits, s'il

n'existait pas des madame Latournelle ? Tous les ridicules de cette digne femme, essentiellement charitable et pieuse, eussent peut-être passé presque inaperçus ; mais la nature, qui plaisante parfois en lâchant de ces créations falotes, l'a douée d'une taille de tambour-major, afin de mettre en lumière les inventions de cet esprit provincial. **Elle n'est jamais sortie du Havre, elle croit en l'infaillibilité du Havre, elle achète tout au Havre, elle s'y fait habiller ; elle se dit Normande jusqu'au bout des ongles.**

Cependant, une description mérite attention :

« Ingouville est au Havre ce que Montmartre est à Paris, une haute colline au pied de laquelle la ville s'étale, à cette différence près que la mer et la Seine entourent la ville et la colline, que le Havre se voit fatalement circonscrit par d'étroites fortifications, et qu'enfin l'embouchure du fleuve, le port, les bassins, présentent un spectacle tout autre que celui des cinquante mille maisons de Paris. Au bas de Montmartre, un océan d'ardoises montre ses lames bleues figées ; à Ingouville, on voit comme des toits mobiles agités par les vents. Cette éminence, qui, depuis Rouen jusqu'à la mer, côtoie le fleuve en laissant une marge plus ou moins resserrée entre elle et les eaux, mais qui certes contient des trésors de pittoresque avec ses villes, ses gorges, ses vallons, ses prairies, acquit une immense valeur à Ingouville depuis 1816, époque à laquelle commença la prospérité du Havre. Cette commune devint l'Auteuil, le Ville-d'Avray, le Montmorency des commerçants, qui se bâtirent des villas étagées sur cet amphithéâtre pour y respirer l'air de la mer parfumé par les fleurs de leurs somptueux jardins. Ces hardis spéculateurs s'y reposent des fatigues de leurs comptoirs et de l'atmosphère de leurs maisons serrées les unes contre les autres, sans espace, souvent sans cour, comme les font et l'accroissement de la population du Havre, et la ligne inflexible de ses remparts, et l'agrandissement des bassins. En effet, quelle tristesse au cœur du Havre, et quelle joie à Ingouville ! La loi du développement social a fait éclore comme un champignon le faubourg de Graville, aujourd'hui plus considérable que le Havre, et qui s'étend au bas de la côte comme un serpent.



La chapelle Saint-Michel d'Ingouville, en 1878

À sa crête, Ingouville n'a qu'une rue ; et, comme dans toutes ces positions, les maisons qui regardent la Seine ont nécessairement un immense avantage sur celles de l'autre côté du chemin auxquelles elles masquent cette vue, mais qui se dressent, comme des spectateurs, sur la pointe des pieds, afin de voir par-dessus les toits. Néanmoins il existe là, comme partout, des servitudes. Quelques maisons assises au sommet occupent une position supérieure ou jouissent d'un droit de vue qui oblige le voisin à tenir ses constructions à une hauteur voulue. Puis la roche capricieuse est creusée par des chemins qui rendent son amphithéâtre praticable ; et, par ces échappées, quelques propriétés peuvent apercevoir ou la ville, ou le fleuve, ou la mer. Sans être coupée à pic, la colline finit assez brusquement en falaise. Au bout de la rue qui serpente au

sommet, on aperçoit les gorges où sont situées quelques villages, Sainte-Adresse, deux ou trois saints-je-ne-sais-qui, et les criques où mugit l'Océan. Ce côté presque désert d'Ingouville forme un contraste frappant avec les belles villas qui regardent la vallée de la Seine. Craint-on les coups de vent pour la végétation ? les négociants reculent-ils devant les dépenses qu'exigent ces terrains en pente ?... Quoi qu'il en soit, le touriste des bateaux à vapeur est tout étonné de trouver la côte nue et ravinée à l'ouest d'Ingouville, un pauvre en haillons à côté d'un riche somptueusement vêtu, parfumé. »

Un autre lieu joue un rôle important, le château de Rosebray, appartenant au duc de Verneuil et situé non loin de la forêt de Brotonne. Haut lieu de la sociabilité aristocratique, où se retrouvent pour une chasse de nobles figures du Faubourg Saint-Germain, il échappe à la médiocrité provinciale et à l'atmosphère normande. C'est en réalité une annexe parisienne.

Conclusion

La Normandie balzacienne vaut avant tout comme province, tout juste agrémentée de caractéristiques paysagères. Essentiellement urbaine, condensée dans de petites villes, elle se définit tantôt comme conservatoire des mœurs, tantôt comme lieu d'exil existentiel, tantôt comme mémoire de l'histoire. S'il y règne les passions exacerbées par la configuration sociale issue de la Révolution, l'ambition, l'envie, la jalousie, la cupidité, si l'on peut y rêver, si l'amour y naît, s'y développe ou s'y étiole, cette énergie moderne concentrée dans son espace intellectuellement et moralement confiné ne lui est nullement spécifique. Il en va de même partout dans la province balzacienne, où se côtoient l'ancien et le nouveau, un ancien figé, fossilisé, un nouveau engoncé dans l'étroitesse provinciale. Alençon ou Bayeux ne diffèrent pas de Saumur (*Eugénie Grandet*), Sancerre (*La Muse du département*), Issoudun (*La Rabouilleuse*), Guérande (*Béatrix*), Nemours (*Ursule Mirouët*), Tours (*Le Curé de Tours*) ou Provins (*Pierrette*).

BIBLIOGRAPHIE

Sur la Normandie balzacienne

BUSSILLET Dominique, *Balzac, une comédie normande*, Cabourg, éd. Cahiers du Temps, 2014.

POUCHAIN Gérard,

Sur la province balzacienne

DUCHET Claude, « Les mystères de province? »,

<https://www.maisondebaltac.paris.fr/vocabulaire/furme/fiches/mystpro.htm>

La Province dans le roman, Stendhal et Balzac II, Actes du VIII^e congrès international stendhalien, Nantes 27-29 mai 1971. Textes réunis et présentés par Alain Chantreau, Nantes, Société nantaise d'études littéraires, 1978.

MOZET Nicole, *La Ville de province dans l'oeuvre de Balzac. L'espace romanesque : fantasme et idéologie*, CDU-SEDES, 1982 ; rééd. Slatkine Reprints, 1998.
